

Médiateur | PAR FRANCK NOUCHI

L'instant Deneuve : retour sur une tribune polémique

CETTE AFFAIRE
SEMBLERAIT
AVOIR RÉVÉLÉ
L'EXISTENCE
D'UNE CÉSURE
ENTRE LES
ADEPTES DES
RÉSEAUX SOCIAUX
ET LES ABONNÉS
DU « MONDE »

C'est ainsi : certains papiers que l'on pensait retentissants font parfois « pschitt ». D'autres, au contraire, mettent le feu aux poudres. La tribune intitulée « Des femmes libèrent une autre parole » signée, entre autres personnalités, par Catherine Deneuve, Catherine Millet et Ingrid Caven, et publiée dans *Le Monde* (daté 10 janvier), est à l'évidence à classer dans la seconde catégorie.

Commençons par rappeler les faits, tels qu'ils nous ont été rapportés par le responsable des pages Débats du *Monde*, Nicolas Truong.

Dans la soirée du vendredi 5 janvier, il reçoit un coup de fil de Catherine Millet. L'auteur de *La Vie sexuelle de Catherine M.* (Seuil, 2001) souhaite l'informer de l'existence d'un texte collectif, signé par de nombreuses femmes, écrit « en réaction au climat idéologique qui s'est installé dans la mouvance de #metoo ». Nicolas Truong fait part à Catherine Millet de son intérêt de principe, tout en précisant qu'il jugera « sur pièces », après l'avoir lu, de son éventuelle publication.

Le temps de recueillir de nouvelles signatures et sans doute aussi de peaufiner sa rédaction, le texte ne parvient dans sa version définitive au responsable des pages Débats que le soir du dimanche 7 janvier. « J'ai immédiatement pensé qu'il aurait un impact important, se souvient Nicolas Truong. D'autant plus que, au même moment, deux autres textes allant dans le même sens m'étaient parvenus. Il se passait quelque chose, une sorte de moment critique post-Weinstein, toutes proportions gardées, un peu comme il s'en était produit un autre dans la foulée du mouvement "Je suis Charlie". »

DÉFENDRE LE PLURALISME

Lundi 8 janvier : lors de la conférence de rédaction de midi, Nicolas Truong présente la tribune, en indiquant que parmi ses auteures se trouvent Catherine Millet et Catherine Robbe-Grillet. Il précise qu'un autre texte, signé par la romancière et essayiste Belinda Canonne, sera publié dans la même page. En plus de ces deux textes, sur une autre page, il y aura un long article du politologue Olivier Roy. Son thème ? « A rebours des événements de Cologne, où la culture des agresseurs était mise en cause, l'affaire Weinstein fait de la nature même du mâle, du "cochon", la racine de la violence masculine. » Débats et polémiques en perspective.

Lundi, dans la soirée, nouveau coup de fil de Catherine Millet : « Catherine Deneuve est d'accord pour signer le texte. » Par courriel, Nicolas Truong prévient immédiatement Luc Bronner, le directeur de la rédaction, ainsi que son adjoint, Benoît Hopquin. Avec cette signature connue dans le monde

entier, l'affaire change de nature. Impact maximum garanti.

Mardi matin, conférence de 7h30 : la question est de savoir comment présenter ces deux pages à la « une » du journal. Manchette ? Grande photo de Catherine Deneuve ? Un titre plus sobre ? « Nous n'avions pas de doute sur le fait qu'il fallait publier le texte des 100 femmes, explique Luc Bronner. Deux mois plus tôt, nous avions mis en place une task force chargée d'enquêter sur les phénomènes de harcèlement sexuel, pilotée par Sylvie Kauffmann et Hélène Bekmezian et composée d'une quinzaine de journalistes chevronnés. Nous avons décidé de faire de ces questions une priorité éditoriale pour l'année à venir. Et, avant même la publication de cette double page, nous avons publié plus d'une dizaine de manchettes, une quarantaine d'enquêtes, reportages et analyses portant sur ces sujets de harcèlement. Sans parler de dizaines d'interviews et de points de vue variés, en général favorables au mouvement #metoo. Donner la parole à des personnalités défendant des points de vue différents ne posait donc aucun problème de principe. »

« Dès lors que ce débat existe dans la société, il est bien qu'il soit rapatrié dans les colonnes du *Monde* », résume pour sa part Hélène Bekmezian. Tel est en effet le rôle des pages Débats au *Monde* : susciter des points de vue contradictoires, défendre le pluralisme des idées, animer le débat public.

Dès lors, fallait-il faire « plus gros » en « une » ? Luc Bronner et Benoît Hopquin ne le pensent pas. Rappelons que la première page du journal était ainsi composée : les ruptures conventionnelles collectives en manchette. Au dessous, une grande photo du nouveau président du conseil scientifique de l'éducation nationale, Stanislas Dehaene, avec ce titre : « Education : le bon génie de Blanquer ». A côté, sur une colonne, un titre entre guillemets, soulignant ainsi d'emblée qu'il s'agissait d'une tribune : « Les femmes ne sont pas de pauvres petites choses ». Renvoyant aux deux pages Débats, le texte de « une » commençait ainsi : « Dans Le Monde, un collectif de plus de cent femmes, dont Catherine Deneuve, s'inquiète du "puritanisme" apparu après l'affaire Weinstein. La protection des femmes ne doit pas "les enchaîner à un statut d'éternelles victimes". Le féminisme n'est pas "la haine des hommes et de la sexualité". »

A l'intérieur du journal, en pages 20 et 21, sous le bandeau Débats & analyses, une têtère « Violences faites aux femmes » surmontait la tribune des 100 femmes, les textes de Belinda Canonne et d'Olivier Roy et un dessin de Sergueï.

En début de matinée, soit quelques heures avant que le journal commence à être distribué dans les kiosques à journaux, la fameuse tribune avait été mise en ligne sur le site du *Monde*. fr. Contenu intégral réservé aux

abonnés. Entre guillemets, comme à chaque fois qu'il s'agit d'un point de vue, le titre était plus provocateur que sur le papier : « Nous défendons une liberté d'importuner, indispensible à la liberté sexuelle ». Le chapeau précisait : « Dans une tribune au Monde, un collectif de 100 femmes, dont Catherine Millet, Ingrid Caven et Catherine Deneuve, affirme son rejet d'un certain féminisme qui exprime une "haine des hommes". »

Quelques heures plus tard, plus ou moins bien traduit, ce texte serait repris et commenté dans le monde entier. Du *New York Times* au *Guardian*, en passant par tout ce que l'espace numérique compte de sites d'information, puissants ou non, l'illustration de l'article était toujours la même : Catherine Deneuve, en photo.

UN EFFORT DE PRÉSENTATION

Tandis que l'audience de ce texte atteignait des scores faramineux, à la rédaction du *Monde*, un débat naissait : a-t-on eu raison de publier cet article qui va à l'encontre des « valeurs » défendues par le journal ? s'interrogeaient plusieurs jeunes rédactrices et rédacteurs. A l'inverse, d'autres, souvent plus âgés, se demandaient si nous n'étions pas passés à côté d'une manchette choc.

On en était là quand les réseaux sociaux commencèrent eux aussi à s'en mêler. Et de quelle manière ! A lire certaines réactions, *Le Monde* aurait pris parti pour les « porcs ». Nous aurions trahi la cause des femmes. Comme de nombreux autres journalistes du *Monde*, Hélène Bekmezian tweete la tribune, sans commentaire, mais en extrayant une citation : « Les accidents qui peuvent toucher le corps d'une femme n'atteignent pas nécessairement sa dignité et ne doivent pas, si durs soient-ils parfois, nécessairement faire d'elle une victime perpétuelle. » Elle est immédiatement prise à partie, comme si elle était, elle-même, l'auteure de ces quelques lignes.

A rebrousse-poil, les commentaires des abonnés numériques du journal tels qu'on pouvait les lire sous l'article étaient plutôt favorables à la tribune. Quant aux nombreux courriels que vous m'avez adressés, pendant les vingt-quatre premières heures qui ont suivi la mise en ligne du texte et la parution du journal, ils étaient unanimement favorables au texte. « Merci au *Monde* », « Merci à M^{me} Deneuve », nombre d'entre eux commençait ainsi. Depuis, il est vrai, un courrier beaucoup plus critique m'est parvenu.

Par-delà les divergences d'opinion observées lors de tout débat public majeur chez nos lecteurs, cette affaire semblerait donc avoir révélé l'existence d'une césure entre les adeptes des réseaux sociaux et les abonnés du *Monde*. Une première tentative d'explication nous est fournie par Delphine Roucaute. Selon la rédactrice en chef du *Monde*. fr, le

statut même de ce texte – une tribune – a pu susciter des malentendus chez nombre d'internautes. Ecrits par des personnalités extérieures au journal, et de ce fait n'engageant pas *Le Monde*, ces points de vue devraient, selon elle, être édités avec un souci de plus grande clarté. De plus grande pédagogie. En d'autres termes, nous devrions faire un effort de présentation de manière à ce que les internautes, moins au fait de la « grammaire » du *Monde* que nos abonnés, comprennent immédiatement qu'ils ont affaire à une tribune et non à un article écrit par un journaliste maison. « Sur nos supports numériques, les tribunes doivent être mieux différenciées des articles », résume Delphine Roucaute.

Du même avis, Luc Bronner assure que cette question fait l'objet d'un examen attentif de la part de la rédaction en chef et que des améliorations seront apportées prochainement.

Auteur de l'article renvoyant à la manchette du surlendemain – « Harcèlement sexuel : les réponses à la tribune des 100 femmes » –, Violaine Morin (service Société) ne remet pas en cause le principe de la publication de cette tribune. En désaccord avec le fond de ce texte et se faisant l'écho de protestations entendues çà et là, elle regrette cependant que cette tribune, qu'elle juge « confuse », ait été publiée en l'état. N'aurait-il pas été préférable de demander à ses rédactrices d'en clarifier le contenu avant publication ? s'interroge-t-elle.

Ancienne directrice de la rédaction du *Monde*, actuellement directrice éditoriale et coanimatrice de la task force, Sylvie Kauffmann connaît bien ces problèmes de publication de textes en urgence. Aucun doute selon elle : aussi imparfait soit-il, il fallait publier ce texte. D'accord sur le fait qu'un meilleur « tagage » sur les supports numériques aurait facilité les choses, elle insiste sur un autre aspect – important – de cette affaire : « En dépit des moyens importants que nous avons déployés au *Monde* pour traiter de ces questions, nous avons beaucoup de mal à bien travailler. Contrairement à ce qui se passe aux Etats-Unis ou au Royaume-Uni, en France, les pouvoirs se protègent. Nous avons publié des enquêtes sur les ouvrières et les employées victimes de harcèlement, ou encore sur ce qui s'est passé il y a des années à l'UNEF ou chez les Jeunes communistes, mais, dans les lieux de pouvoir, nous nous heurtons à toutes sortes de résistances et d'opacités. »

« Ainsi que nous l'avons fait depuis trois mois, nous allons continuer à enquêter, conclut Luc Bronner. Les journalistes de la task force, mais aussi beaucoup d'autres appartenant à différents services de la rédaction, sont d'autant plus mobilisés que nous avons la conviction que beaucoup reste encore à révéler. » ■

Courrier des lecteurs

Je vous écris

Je suis une anonyme, une fille du peuple, je n'ai pas la notoriété de M^{me} Deneuve et par conséquent ne peux prétendre à une tribune dans votre journal. Et pourtant j'y aurais droit. Je me refuse à croire que je suis la seule à soupirer, à m'indigner, à m'agacer silencieusement. Alors je vous écris, j'écris pour toutes celles qui ont renoncé et qui, comme moi, ruminent. A vous, mesdames du monde, M^{me} Deneuve, M^{me} Millet et les autres, je vous invite à quitter vos palais dorés et à partir à la découverte du vrai monde. Oui, la vraie vie, mesdames. Je vous invite à prendre le métro incognito, je vous invite dans la chaleur humide d'une heure de pointe à sentir un homme se coller contre vous, je vous invite à sentir, mal à l'aise, les détails de son corps contre le vôtre, à essayer de vous dégager en vain – la voiture est trop bondée. Je vous entends déjà, mesdames : « Le pauvre homme enfin, il n'a pas le choix. » Je l'ai dit, la voiture est bondée. Cessons de croire que tous les hommes sont des porcs. Ils ne le sont pas tous en effet, il en existe que cette proximité gêne. Mais il y a ceux qui en profitent, ceux qui, lorsque, dans un ultime effort,

vous parvenez à gagner un peu d'espace, continuent de vous coller, le regard gras et la respiration haletante.

Je vous invite, mesdames, à déambuler dans les rues le matin pour aller attraper votre bus, à subir les regards qui vous déshabillent sans ménagement, à vous faire siffler, à ne même plus relever les « t'es grave bonne toi », à ne plus entendre les couinements, à baisser les yeux pour ne pas voir les mimes de rapports sexuels. Je vous entends déjà, mesdames. Je provoque ces hommes. Ce doit être ma tenue. Et pourtant je suis en pantalon et chemise boutonnée au plus haut, rien de moulant, je vous le jure. Mais pardon, il est vrai je revêts des attributs sexuels affolants : de petits talons et surtout du rouge à lèvres et un brushing impeccable. Oui mesdames, vous avez raison, je suis indécente. Pauvres garçons. Les hommes ont le droit de m'importuner, dites-vous. Sortons le Robert : « Importuner : déplaire, ennuyer, fatiguer par des assiduités, des discours, des demandes, une présence hors de propos. » Alors oui, mesdames, vérification faite, je vous l'assure, les hommes n'ont pas le droit de m'importuner. Soyons claire, j'adore les flatteries.

Alors, messieurs, arrêtez-moi poliment, dites-moi que je suis jolie, faites-moi sourire, faites-moi rire. Mais ne soyez pas hors de propos. Etre « bonne » ce n'est pas un compliment, avoir « un joli petit cul » non plus. Que vous mimiez une pipe en me croisant me déplaît fortement, sachez-le, que vous insistiez pendant dix minutes pour avoir mon numéro en marchant à mes côtés alors que je vous dis « non », également. Vous avez le droit de m'aborder, de me flatter, de me désirer. Moi aussi d'ailleurs. Simple-ment faites-le avec respect, sinon, nul doute, vous êtes un importun. Laureen Reyrolle

Egalité

Le féminisme n'est pas le rejet des hommes, mais bien la recherche de l'égalité. Le féminisme ne préconise aucunement le puritanisme ou la censure. Le féminisme, c'est le combat pour que la notion de consentement soit reconnue et respectée. Le féminisme, c'est le combat pour la liberté des femmes ; de TOUTES les femmes, et pas seulement des plus fortunées ou privilégiées. En associant le #metoo à de la pudibonderie, en comparant les agressions à des incidents sans importance, vous

véhiculez des informations qui sont fausses et dangereuses. Vous fermez les yeux sur une réalité qui concerne une majorité de femmes aujourd'hui, vous justifiez les harceleurs et discréditez les victimes. Vous n'êtes que le reflet classique de ces gens qui ne se battent que pour conserver leurs propres privilèges, et ce, sans se demander ce qu'il en est des autres. Delphine de Hemptinne

Au risque de choquer

Je suis une femme qui trouve que mes contemporaines font de leur épopée féministe une déferlante porteuse d'un certain obscurantisme. (...) Au risque de choquer, je voudrais dire que la violence sexuelle d'hommes non éduqués et insatisfaits de leur vie amoureuse est plus que prévisible dans un contexte urbain. De nombreux écrivains et sociologues la décrivent très bien. Vous la rendez non plus seulement prévisible, mais inévitable. Au lieu de montrer du doigt ces hommes insatisfaits et de répondre à leur désir par votre haine, y a-t-il quelque chose que vous puissiez faire pour les aider à se soigner de désirer, à ne plus être malades de ne pas aimer, à ne plus en être réduits à se frotter

sans accord préalable pour trouver un corps contre lequel j'our ? Jo Kleat

Victimisation

Je souhaite exprimer mon plein accord avec la tribune publiée par Catherine Deneuve et d'autres femmes dans *Le Monde*, qui exprime parfaitement ce que je pense depuis des semaines, face à cette déferlante d'hystérie insupportable. Nous autres, les femmes, ne sommes pas de « pauvres petites choses » ; nous sommes des êtres pensants, qui disposent du libre arbitre tout comme les hommes, nous sommes tout à fait capables de nous faire respecter, de repousser les importuns, si nous jugeons que l'on nous importune, de refuser des avances (ou de les accepter), bref de nous défendre si besoin est. Et, dans les cas les plus graves – les violences, le viol, le véritable harcèlement –, la loi est là, les instruments judiciaires, peut-être perfectibles, sont là. Cette victimisation permanente, alimentée par des féministes intégristes et dogmatiques, fait le jeu des hommes : chaque fois que les femmes se posent en victimes, cela incite les hommes à tenter d'exercer leur pouvoir. Giovanna Taranto